LA CAVERNE,

DRAME LYRIQUE,

EN TROIS ACTES;

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la rue Feydeau, le 15 Février 1793 (vieux style); *l'an premier de la République.*

Paroles de DERCY; musique de LE SUEUR.

A GAND,
Chez DUFOUR, Imprimeur-Libraire du Cheval qui tourne.

1798.

PERSONNAGES.

ROUSTAN.

ROLANDO, *capitaine des voleurs.*

ALPHONSE, *époux de Séraphine.*

GILBLAS, *valet d'Alphonse.*

SÉRAPHINE, *sœur de Rolando*, dit *don Juan.*

LÉONARDE, *vieille gouvernante des voleurs.*

CHARLES, *un des principaux voleurs.*

SCAPEL, *voleur.*

LA CAVERNE,

DRAME LYRIQUE.

Le Théâtre représente une caverne taillée dans le roc; elle est éclairée par une lampe; on voit à droite et à gauche deux allées souterraines, dont l'une va en descendant. Le Théâtre est double de haut en bas; la caverne est surmontée d'une forêt qui avance jusqu'aux premières coulisses. Au lever du rideau, Séraphine, abîmée dans sa douleur, est assise auprès d'une table; ses cheveux sont épars et ses vêtemens en désordre; sa tête est cachée entre ses deux bras croisés et appuyée sur la table. Léonarde, assise à quelque distance, file au rouet, tandis que Gilblas se promène d'un air pensif et s'arrête de temps à autre, en regardant Séraphine avec attendrissement.

ACTE I.

SCENE PREMIÈRE.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, GILBLAS.

(TRIO.)

LEONARDE.

Se calme-t-elle un peu?

GILBLAS.

Non, sa douleur redouble

LÉONARDE.

Quel sort!

GILBLAS.

J'entends ses soupirs, ses sanglots;
Chaque instant augmente son trouble.

LÉONARDE.

Non, il n'est point de remède à ses maux.

SÉRAPHINE.

Dernier espoir des misérables,
O mort! frappe-moi de tes coups;

Tu m'as ravi le plus cher des époux,
Unis au moins nos destins déplorables !

ENSEMBLE.

LÉONARDE.

Consolez-vous, ma belle enfant,
Vos pleurs ne pourront vous le rendre.

SÉRAPHINE.

Ciel, prends pitié de mon tourment !
Mon cœur partage son tourment.
Contre ces scélérats {qui pourra me / ne puis-je la} défendre !
Je sens couler mes pleurs et ne puis m'en défendre

SÉRAPHINE.

Ah ! qu'ils prennent ma vie et me laissent l'honneur!

LÉONARDE.

Que ne puis-je, hélas ! adoucir ses malheurs !

GILBLAS.

Sauvons-lui, s'il se peut, et la vie et l'honneur.
Pour l'arracher à leurs fureurs,
O ciel ! inspire-moi le moyen qu'il faut prendre.

SÉRAPHINE.

Dernier espoir des misérables,
O mort ! frappe-moi de tes coups ;
Tu m'as ravi le plus cher des époux ;
Unis au moins nos destins déplorables.
Ciel ! prends pitié de mon tourment.
Contre ces scélérats qui pourra me défendre ?
Ah ! qu'ils prennent ma vie et me laissent l'honneur.

SÉRAPAINE *se levant avec transport.*

ENSEMBLE.

Ciel ! prends pitié de mon tourment.
De mon époux, barbares assassins,
N'épargnez pas votre victime ;
Je vous saurai ravir votre victime ;
N'espérez pas achever votre crime.
Avec ce fer, mon sort est dans mes mains.

LÉONARDE.

Faut-il enfin en être la victime ?
Quel triste sort, hélas ! que je vous plains !
Le capitaine a pour vous de l'estime :
Laissez, laissez des regrets si vains.

GILBLAS.

N'espérez pas achever votre crime.
Oui, je saurai l'arracher de vos mains ;
Je vous saurai ravir votre victime,
De son époux, barbares assassins.

LÉONARDE.

M'en croyez-vous, madame? cédez à votre sort; le capitaine vous aime : unissez-vous à lui, les autres vous respecteront, et vous n'aurez plus rien à craindre ; c'est un homme bien né et qui a eu de l'éducation ; on dit même .... mais il se tait là-dessus. Il est bon, généreux et brave comme un César. Allez, allez, madame, on peut faire un plus mauvais choix.

GILBLAS.

Madame Léonarde, cessez, de grace, vous ajoutez à ses peines.

LEONARDE, *avec un ton fin.*

Mais, mon cher M. Gilblas, vous paraissez prendre bien de l'intérêt à cette belle dame ! Hum.... Votre colique d'hier au soir était, je crois, une colique de commande. Vous vouliez avoir un prétexte pour ne pas aller au ourd'hui en course avec nos gens, et pour rester seul ici. Ah ! l'on ne m'abuse pas facilement.

GILBLAS, *à part.*

Elle n'a que trop bien pénétré .... le motif qui me fait agir.

LÉONARDE

Au surplus, tout cela ne me regarde pas, et je me tairai là-dessus, parce que vous m'intéressez ici plus qu'aucun autre ; vous êtes doux, honnête ... j'aime cela ; mais les autres, excepté le capitaine cependant : oh ! les vilaines gens ! mais voici l'heure où ils vont bientôt arriver et je n'ai encore rien préparé. Ne perdons point de temps : diable ! ce serait un beau train si rien n'était prêt. (*En montrant Séraphine*) Je vous laisse un moment, jeune homme, soyez sage au moins.

GILBLAS.

Allez, ne craignez rien. Je sais respecter la vertu, et sur-tout le malheur.

(*Léonarde sort.*)

SCENE II.

SÉRAPHINE, GILBLAS.

GILBLAS, *s'approchant très-respectueusement.*

MADAME, ne vous offensez pas de ma témérité, mais les instans sont précieux ; il faut ....

SÉRAPHINE, *se levant avec effroi.*

Quels que soient tes projets, retire-toi, téméraire, ne m'approche pas.

GILBLAS.

Ah! jugez mieux, madame, du motif qui me guide; n'appréhendez rien d'un homme qui sacrifierait sa vie pour vous arracher au péril qui vous menace. Ne me confondez pas avec les brigands qui vous tiennent captive en cet horrible lieu, où je suis moi-même arrêté malgré moi depuis six mois; et c'est pour échapper au premier moment à leur vigilance, que je me rends complice de leurs forfaits; mais si le ciel pouvait favoriser mes desseins, ne voyez en moi qu'un libérateur.

SÉRAPHINE, *avec transport.*

Qu'entends-je? Quoi! le ciel pourrait vous inspirer? .. Quoi! vous pourriez? (*voulant se jeter à ses genoux*) Ah! qui que vous soyez, j'embrasse vos genoux. Sauvez-moi la vie, sauvez-moi l'honneur!

GILBLAS.

Vos dangers et vos larmes enflamment mon courage; comptez....

SÉRAPHINE.

Si vous pouvez me rendre à mes parens, espérez tout du Comte Avar de Gusman, mon père.

GILBLAS.

Qu'ai-je entendu? Vous la fille du Comte Avar de Gusman? Vous seriez cette Séraphine, l'objet de la tendresse du généreux Alphonse de Leiva?

SÉRAPHINE.

Oui, je suis cette infortunée Séraphine. Gusman venait de m'unir au plus aimable, le plus chéri des hommes.

GILBLAS.

Se pourrait-il? celui que ces scélérats ont massacré?

SÉRAPHINE.

Hélas! lui-même. Ils m'ont après traînée mourante dans cette horrible caverne, où depuis quatre jours ma vie et mon honneur.... sont à toute heure exposés.

GILBLAS.

Que viens-je d'entendre? ô mon malheureux maître!

SÉRAPHINE.

Que dites-vous? votre maître?

GILBLAS.

Oui, madame! vous voyez Gilblas, depuis longtems attaché au Comte Leiva son père; il n'est pas que vous ne lui ayez quelquefois entendu parler de moi.

SÉRAPHINE.

Quoi, vous Gilblas? Ah! quel espoir s'empare de mon âme.

GILBLAS.

Peut-être, madame, mon malheur lui aurait-il fait soupçonner ma fidélité?

SÉRAPHINE.

Non, ne le croyez pas, elle ne lui fut jamais suspecte; il a présumé une partie des événemens dont je vois ici la réalité. Pauvre Gilblas! vous avez perdu votre malheureux maître; prenez pitié de sa veuve infortunée; arrachez-moi à mes périls affreux, sortons d'ici à l'instant même.

GILBLAS.

Eh que n'est-il possible! Hélas, madame, lorsque ces brigands vont en course, ils ferment l'entrée de cette caverne de manière que les plus grands efforts ne pourraient parvenir à l'ouvrir.

AIR.

Non, ne doutez point de mon zèle,
Ma vie et mon sang sont à vous;
Oui, Gilblas vous sera fidèle,
Comme il le fut à votre époux.
Ne perdez point toute espérance,
Ah! dût-il m'en coûter le jour,
J'emploirai tout, force et prudence,
Pour vous ravir de ce séjour.

Rappelez votre courage, madame, n'appréhendez rien de ces scélérats; leur capitaine, à qui vous avez inspiré la plus vive passion, saura les contenir. Lui-même paraît vous respecter. C'est un homme bien né, mais que les débauches et les folles erreurs ont jeté dans l'abîme où il est. Cependant on apperçoit en lui cet air sombre et mélancolique qui décèle le repentir. Je l'ai quelquefois surpris les yeux mouillés de larmes; je me trompe, ou les remords l'agitent. Ne croyez pas qu'il veuille rien obtenir de vous par la violence; mais j'espère, si je puis aujourd'hui sortir avec ces brigands, exécuter le dessein que j'ai depuis longtems formé de leur échapper. En examinant tous les recoins de cette caverne, j'ai découvert un endroit qui

en était autrefois la principale embouchure, et qui n'est fermé que par un amas de décombres ; c'est par-là, tandis que ces brigands seront en course, que je compte, aidé de mes amis, pénétrer dans ce repaire et vous en arracher. Mais cette vieille revient ; rassurez-vous, madame, et comptez sur les efforts de mon zèle.

SCENE III.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, GILBLAS.

LÉONARDE.

QU'ILS arrivent quand ils voudront, tout est disposé. (*à Séraphine, en la regardant avec finesse*) Je vous trouve un peu plus consolée : allons, allons, mon enfant, du courage ; ne vous laissez pas abattre, douleur n'est bonne à rien. Notre capitaine, vous dis-je, vaut bien, peut-être, celui que vous regrettez tant.

GILBLAS.

Eh ! Léonarde, laissez madame, et ne l'accablez pas.

LÉONARDE, *se mettant à filer.*

Ce n'est point mon dessein ; je voudrais au contraire la consoler ; je voudrais adoucir ses peines. Vous ne me jugez pas bien, j'ai toujours eu le cœur bon, c'est un trait ineffaçable, et la beauté se passe. J'ai été jolie autrefois : voyez ce qu'il m'en reste ; chacun a son tems ; le mien est passé : quelle différence avec celui d'aujourd'hui !

CHANSON.

Premier couplet.

Le pauvre temps, hélas ! dans ma jeunesse,
Il m'en souvient, tout allait autrement :
C'était des soins et de la politesse ;
Ah ! qu'aujourd'hui le monde est différent ;
Le pauvre temps, que le temps d'à présent.

Deuxième couplet.

On m'abordait toujours avec tendresse,
Et pour me plaire on s'empressait toujours ;
On admirait mon air, ma gentillesse,
On me flattait par cent jolis discours :
Ah ! l'heureux temps que le temps des amours.

Troisième couplet.

Eh quoi ! se voir aujourd'hui sans conquête !
N'entendre plus ni soupirs ni serment ;

Pas un bouquet, même au jour de ma fête,
Ah ! que Bastien le plaçait joliment :
Le pauvre temps que le temps d'à présent.

Mais je crois entendre nos gens : oui, oui, l'on ouvre la trappe du souterrain, ce sont eux-mêmes.

SÉRAPHINE.

Juste ciel, leur retour redouble ma terreur, que vais-je devenir ? (*se serrant près de Léonarde*) Ah ! madame, ne m'abandonnez pas ; . . . protégez-moi.

LÉONARDE.

Ne craignez rien. Rassurez-vous, mon enfant.

SCENE IV.

SÉRAPHINE, GILBLAS, LÉONARDE, *un grand nombre de Voleurs ; leur capitaine est effrayant.*

CHOEUR.

SÉRAPHINE.

JUSTE ciel, leur retour redouble ma terreur !

GILBLAS.

Contraignez votre douleur.

LES VOLEURS, *derrière la scène.*

Oh ! la bonne aubaine !
Quel vacarme, quel butin ;
Mais aussi quelle peine,
Quel vacarme, quel train !
Oh ! quelle mousquetade,
C'était un bruit d'enfer ;
Il a fallu des bras de fer.
Oh ! quelle pétarade ;
Mais aussi quel butin !

(*Une foule de voleurs descendent par une des allées souterraines et entrent en grand nombre, continuant les mêmes paroles du chœur.*)

regardant tous les trois. Les voleurs

SÉRAPHINE.

Ah ! grand dieu, dérobe-moi
A la fureur qui les anime ;
Ah ! grand dieu, soutiens-moi :
O rage, ô crime . . . .

LÉONARDE et GILBLAS.

Ah ! calmez cet effroi ;
Quel transport les anime :
Calmez, calmez cet effroi,
Quel transport les anime !

Les Voleurs. CHŒUR.

ENSEMBLE.
Mais quel brillant succès,
Nulle victoire
De plus de gloire
Ne nous couvrit jamais.

SÉRAPHINE.

Grand dieu, dérobe-moi
A la fureur qui les anime ;
Je cède à ma terreur.

LÉONARDE et GILBLAS.

Oui, calmez cet effroi,
Quelle fureur, quel transport les anime :
Quelle rage, quelle fureur!

ROUSTAN.

Mais voici le capitaine.

SCENE V.

SÉRAPHINE, GILBLAS, LÉONARDE, LES VOLEURS, ROLANDO. *Il a les moustaches épaisses, plusieurs pistolets garnissent sa ceinture, et son sabre est énorme ; quelques autres* VOLEURS.

ROLANDO.

MESSIEURS, vous vous êtes conduits avec courage, mais avec trop de cruauté. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de répandre le sang inutilement. Faisons notre métier avec un peu plus d'humanité. Quand on nous oppose de la résistance, et qu'on attaque nos jours, nous devons les garantir par la perte de nos ennemis ; mais lorsqu'ils cèdent et qu'ils demandent la vie, il y a de la barbarie, de la bassesse même à la leur ôter.

ROUSTAN.

Ma foi, nous n'entendons rien à toutes ces belles maximes, et je plains ceux que nous rencontrerons, lorsque nous serons les plus forts.

ROLANDO, *haussant les épaules.*

C'est fort bien : allons, qu'on examine les prises et qu'on les porte au magasin. Que Bernard, Charles et Bertrand partent à l'instant pour Mancilla, et aillent vendre les chevaux qui ont été pris et qui nous sont inutiles.

GILBLAS.

Capitaine, permettez que je les accompagne ; je me sens beaucoup mieux, et je crois que l'air me fera grand bien. D'ailleurs, je veux vous prouver mon zèle, et vous faire voir aussi par quelque action d'éclat, que je ne suis pas indigne de votre estime.

ROLANDO.

Eh bien, vas, Gilblas. Ma foi j'augure bien de toi, et je me persuade, quand tu seras encore un peu plus aguerri, que tu te distingueras un jour parmi nous.

(Pendant que plusieurs voleurs s'approchent de Séraphine, Gilblas, Bernard, Charles et Bertrand sortent.)

SCENE VI.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, ROLANDO, LES VOLEURS.

ROUSTAN, *à Séraphine.*

ALLONS, allons, la belle affligée, consolez-vous ; tenez, il faut, pour commencer, que nous nous embrassions.

ROLANDO, *fièrement.*

Tout beau, monsieur, tout beau ; qu'on la respecte, je vous en prie.

ROUSTAN.

Parbleu, capitaine, est-ce que vous croyez que nous consentirons encore . . .

ROLANDO, *avec fierté.*

Je l'espère. . . . Au surplus, j'entends qu'elle soit ici maîtresse absolue de sa volonté, et le premier qui osera l'insulter, c'est à moi qu'il aura affaire.

LES VOLEURS, *en s'en allant.*

Oh ! tout cela commence fort à nous ennuyer.

(Ils sortent avec Léonarde.)

SCENE VII.

ROLANDO, SÉRAPHINE.

ROLANDO.

Madame, tant que je respirerai, ne craignez rien de leur audace, je saurai les contenir.

SÉRAPHINE.

Eh bien ! ne soyez pas généreux à demi ; osez être mon libérateur. Méritez toute ma confiance, et comptez sur la récompense que vous obtiendrez de mes parens, si vous avez la générosité de me rendre à eux.

ROLANDO.

Ah ! madame, que me demandez-vous ? Est-il un prix comparable à ce que je possède.

DUO.

ROLANDO.

Moi, que de vous je me sépare,
Plutôt cent fois perdre le jour :
Pardonnez, mon cœur qui s'égare,
Ne peut contenir son amour.

SÉRAPHINE.

Tu m'oses déclarer ta flâme,
Toi, l'assassin de mon époux.
Ne m'en accusez pas, madame,
Non, je n'ai point sur lui porté mes coups.

ROLANDO.

Mon cœur est indigne de vous.

SÉRAPHINE.

Cesse de m'outrager !

ROLANDO.

Oui, oui je le sais ;

SÉRAPHINE.

Par ton ardeur infâme.

ROLANDO.

Moi-même je m'abhorre,
Dans les remords dont je suis combattu,
Pour mériter les charmes que j'adore,
Je sens quel est le prix de la vertu. (*bis.*)

SÉRAPHINE.

Eh bien ! cède à sa voix,
Que ta main me délivre.

ROLANDO.

Ah ! puis-je me résoudre
A ce cruel effort ?
De ma raison, de ma raison
Je ne suis plus, je ne suis plus le maître.
Ayez pitié d'un amour malheureux ;
Changé par vous, je serai vertueux.

SERAPHINE, *s'éloignant avec indignation.*

Retire-toi, retire-toi.

ROLANDO.

Je puis un jour, digne de vous, peut-être. . .

SERAPHINE, *se jetant sur un siége avec désespoir.*

Vas, tu me fais horreur.

ROLANDO, *avec un dépit plein d'amour.*

Quoi ! rien ne peut désarmer vôtre cœur ?

SÉRAPHINE.

Je lis dans ses regards ses transports et sa rage.

ROLANDO.

A ces ménagemens, qu'est-ce donc qui m'engage ?

SERAPHINE.

Que vais-je devenir, si dans son désespoir . . .

ROLANDO.

Mon cœur humilié cède à son désespoir.

SERAPHINE, *effrayée.*

Eh quoi ! rien ne peut l'émouvoir !

ROLANDO, *la saisissant et voulant l'enlever.*

Ah ! puisque rien ne peut vous émouvoir . . .

SÉRAPHINE *tenant un poignard pour s'en frapper.*

A ta témérité je saurai me soustraire,

ROLANDO *la désarme.*

Ciel ! arrêtez, arrêtez, qu'allez-vous faire !

SÉRAPHINE, *en larmes.*
Arrête, monstre furieux !
ROLANDO.
Je suis un monstre furieux !
SÉRAPHINE.
Suspend le transport qui t'égare.
ROLANDO.
Ah ! pardonnez l'amour qui m'égare.
SERAPHINE.
N'abuses point de mon sort malheureux !
ROLANDO.
Ah ! pardonnez l'amour qui m'égare.
SÉRAPHINE, *avec indignation.*
Hélas ! si tu n'es pas et féroce et barbare,
ROLANDO.
Je serais, en effet, et féroce et barbare,
Si j'abusais d'un sort si malheureux.
SÉRAPHINE *tombe accablée de douleur sur un siége.*
N'abuse point de mon sort malheureux ;
Ah ! suspends le transport qui t'égare.
ROLANDO.
Ah ! pardonnez : oui, l'amour m'égare.

ENSEMBLE.

(*On reprend le commencement.*)

FINALE.

(*Don Alphonse que le public apperçoit dans la forêt.*)

ALPHONSE.

Toi que sans cesse j'appelle,
Dans ce sauvage séjour :
Hélas ! ton amant fidelle,
T'a-t-il perdu sans retour ?
Prête à sa voix plaintive
Une oreille attentive,
C'est celle de l'amour. (*bis 4 fois.*)

SÉRAPHINE.

Quels accens, et quelle voix touchante :
Ah ! que mon cœur est déchiré !

LES VOLEURS, en chœur.

Le spectateur voit Alphonse aller plus loin dans la forêt.

Cette aventure est surprenante ;
C'est quelque malheureux dans le bois égaré.

(*Le public revoit Alphonse.*)

ALPHONSE.

Si, dans ce sombre asyle
Où l'on a pu te ravir,
Ma recherche est inutile,
Toujours j'y viendrai gémir.
Errant et misérable,
Du tourment qui m'accable,
On m'y verra mourir. (*bis.*)

CHŒUR, *comme ci-dessus.*

Ensemble.

LES VOLEURS.

Voyons, la chose en vaut la peine;
D'un autre ton il va chanter:
C'est peut-être une bonne aubaine,
Amis, il faut en profiter.

SERAPHINE et LÉONARDE.

ENSEMBLE.

Grand Dieu daigne { me / la } secourir;
Oui, les pleurs de l'innocence ont droit de te fléchir.

ROLANDO.

Messieurs, point trop de confiance.

LES VOLEURS.

Non, non, point trop de confiance,
Il faut aussi prendre garde à nous.
Songeons qu'une seule imprudence,
Peut quelquefois nous perdre tous.

ROLANDO.

Oui, votre ton trop emporté,
Peut nuire à notre sûreté.

(*On reprend le chœur ci-dessus.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SÉRAPHINE *seule, s'avançant.*

RÉCITATIF.

SÈRAPHINE *s'avance avec terreur.*

Quel antre affreux! Dans ce séjour du crime,
Quel sort m'attend:
Grand dieu! je n'espère qu'en toi.
Au coup qui la menace,

Dérobe une victime :
Dieu, tout-puissant,
Sauve-moi de l'abîme.
Le silence profond qui règne autour de moi,
Cette lueur pâle et tremblante,
Dans mes esprits glacés redoublent l'épouvante.
Qui me protégera dans ce séjour d'effroi?

AIR:

Quelle est ma destinée!
Dans le sein du bonheur,
Depuis que je suis née,
Je n'avais point du sort éprouvé la rigueur;
D'un père la tendresse extrême,
La douce amitié, l'amour même :
L'hymen, enfin, comblant mes vœux,
Avait tissu les nœuds de ma félicité suprême!
Un coup affreux vient de détruire
Le sort heureux que j'ai vu luire.
J'ai tout perdu, j'ai tout perdu.
A ces jours pleins de charmes,
Dans ce séjour d'alarmes,
Va succéder dans mon cœur éperdu,
L'horreur et l'épouvante et les larmes.
O cher époux! cher époux!
La mort barbare qui nous sépare,
Est mon espoir le plus doux.

SCENE II.

SÉRAPHINE, LÉONARDE.

LÉONARDE.

PARDONNEZ-MOI si je vous ai laissée seule quelques momens : mais les soins où je suis forcée, m'y ont obligée.

SÉRAPHINE.

Ma bonne, quittez-moi le moins que vous pourrez, je vous en supplie.

LÉONARDE *baisant la main de Séraphine qui la presse dans ses bras.*

Pauvre chère dame.

AIR.

AIR:

Vous m'avez arraché des pleurs ;
Quel triste sort, et qu'il m'afflige !
Hélas ! il faudrait un prodige,
Pour mettre fin à nos malheurs.
Prenez vos maux en patience ;
Que ne puis-je vous soulager ?
Mais, comptez sur mon assistance,
Vous me verrez du moins les partager.

SERAPHINE.

Un si tendre intérêt me pénètre. Ne m'abandonnez jamais : protégez-moi comme votre enfant : employez tout votre pouvoir sur l'esprit du capitaine, pour détourner de moi ses persécutions.

LEONARDE.

Ah ! comptez sur mon zèle et mon attachement. Vos jours et votre honneur me sont aussi précieux que si vous étiez mon enfant même : vous le serez ; je vous chérirai comme une tendre mère : mon cœur, que le besoin d'aimer a toujours rempli, retrouve enfin son aliment : je vous consacre le reste de mes jours.

SERAPHINE, *l'embrassant.*

Combien vous m'étonnez ! Comment se peut-il qu'avec une ame honnête et sensible, vous habitiez parmi ces scélérats?

LEONARDE.

Vous avez dû me juger défavorablement. Vous n'avez pas dû penser que dans ce séjour horrible on pût trouver quelque étincelle de vertu ?

SERAPHINE.

La vôtre y brille encor d'un plus vif éclat.

LEONARDE.

Mais ! je crois entendre nos gens rentrer.

SCENE III.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, ROLANDO.

LES VOLEURS.

Ils introduisent un aveugle, vêtu d'une longue robe, un grand feutre couvre sa chevelure blanche ; une longue barbe lui tombe sur la poitrine ; il a une vielle sur le dos et un gros bâton à la main.

ROLANDO *le conduisant.*

VIENS, viens, mon ami, n'appréhende rien; on ne te veux point de mal.... Par ici....

(*A Séraphine.*)

Tenez, madame, voilà un pauvre aveugle que nous avons trouvé; il pourra peut-être par ses chants, apporter quelque soulagement à vos ennuis.

(*à l'Aveugle*), *qui fait un mouvement involontaire.*

Ne crains rien, mon bon homme, ne crains rien, on ne te veut aucun mal: rassure-toi, et chante à madame quelque romance.

L'AVEUGLE, *avec une voix cassée.*

Je le veux bien, mon bon seigneur; je ferai tout ce que vous voudrez!

AIR:

Or, écoutez, je vais vous apprendre,
D'un amant les cruels malheurs:
Mais, si vous avez un cœur tendre,
Hélas! pourrez-vous les entendre,
Sans leur donner des pleurs!

SERAPHINE, *sur le devant de la scène.* (*à part.*)

Quels accens, et quel rapport incroyable!

ALPHONSE.

Un autre hymen, à son amant,
Venait d'enchaîner son destin.

UN VOLEUR.

L'ami, l'ami, ta chanson est bonne à faire dormir debout; n'as-tu rien de plus gai à nous chanter?

SERAPHINE, *à part.*

Oui, c'est presque le son de sa voix: mon cœur peut-il s'y tromper?... Ou bien, est-ce une illusion qu'enfante mes malheurs!

UN VOLEUR, *considérant l'aveugle.*

Bon homme! avez-vous toujours été aveugle?

L'AVEUGLE.

Hélas! non, mes bons seigneurs.

LES VOLEURS.

Et depuis quand l'êtes-vous?

L'AVEUGLE

Depuis que j'ai perdu mon épouse, que j'adorai: j'ai tant pleuré!... tant pleuré!...

SERAPHINE, *avec le plus grand attendrissement.*

Ah ! qui que vous soyez, je partage vos peines : j'éprouve le même sort ; mon cœur se sent pénétré de vos maux.

Pendant que l'Aveugle chante le morceau suivant, Séraphine est dans une agitation d'autant plus violente, qu'elle fait tous ses efforts pour la contraindre.

AIR :

ALPHONSE.

Ah ! plaignez mon malheur extrême,
On m'a ravi l'objet de mon amour !
Quand on a perdu ce qu'on aime,
Peut-on aimer la lumière du jour ?
De la nature, incomparable ouvrage,
Ses doux regards étaient pour moi les cieux ;
La fleur qui pare le boccage,
Près d'elle était sans éclat à mes yeux.
On m'a ravi ce bien suprême :
L'unique objet de mon amour !
Ce n'est, qu'en voyant ce qu'on aime,
Qu'on peut aimer la lumière du jour.

SERAPHINE, *à part.*

Je n'en saurais douter, c'est lui ; il vit. Ah ! comment renfermer le transport de mon ame ? O ciel ! c'est fait de lui, s'il est reconnu.

ROLANDO.

Madame, qu'avez-vous donc ? Vos traits plus altérés. . . .

SERAPHINE.

Je ne puis supporter l'aspect de cet infortuné. Son sort ajoute à l'horreur de mon sort ; ses chants, les accens de sa voix. . . . Ah ! seigneur, si mes prières vous touchent, faites-le sortir à l'instant de ces lieux.

ROUSTAN.

Oh que non ! oh que non ! lorsqu'une fois on est entré ici, c'est pour toujours ; et quand les gens nous lassent, ou nous embarrassent, nous savons de quelle manière il faut nous en défaire.

ROLANDO, *exprimant son indignatioin à Roustan par un geste terrible.*

Ah ! malheureux !

LÉONARDE, à *Roustan.*

Barbare ! pouvez-vous présenter à ses yeux un avenir si funeste ?

ROLANDO.

Madame, revenez à vous, rassurez votre cœur ; vous n'aurez jamais à craindre un semblable destin ; et puisque le sort de ce bonhomme vous intéresse, je le prends sous ma protection, ne craignez rien pour lui. Léonarde, prenez soin d'elle ; engagez-là à prendre quelque soutien.

LÉONARDE.

Ah ! comptez sur mon empressement et sur mon zèle ; je cours vîte lui préparer quelque chose.

SCENE IV.

SÉRAPHINE, ROLANDO, LES VOLEURS, L'AVEUGLE.

ROLANDO, *à Séraphine.*

MADAME, prenez, s'il se peut, quelque repos.

ROUSTAN.

Oui, oui, il faut la laisser tranquille, elle a besoin de repos. (*regardant l'aveugle*) Mais le mal de ce bonhomme n'est peut-être pas sans remède. (*à un voleur*) Scapel, toi qui est chirurgien, regarde un peu ses yeux.

L'AVEUGLE.

Quel qu'habile que vous soyez, votre science ne peut m'être d'aucun secours.

SCAPEL.

Voyons, voyons toujours.

SÉRAPHINE, *avec effroi.*

Ne le tourmentez pas ! vous allez peut-être lui faire beaucoup de mal.

SCAPEL.

Oh ! que non, que non.

SCENE V.

SÉRAPHINE, ROLANDO, L'AVEUGLE, BERNARD, CHARLES, BERTRAND, LES AUTRES VOLEURS.

CHARLES.

CAPITAINE, nous arrivons de Mancilla, nous y

avons vendu les chevaux. Mais apprenez un événement qui peut avoir des suites ; Gilblas s'est échappé, malgré notre vigilance à l'observer.

SÉRAPHINE *marque une surprise de joie.*

L'AVEUGLE.

Gilblas ?

ROLANDO.

Se pourrait-il ? Venez dans ma chambre, il est bon de tenir conseil sur cela. (*Ils sortent.*)

CHARLES, *en regardant l'aveugle.*

Quel est cet homme ?

ROUSTAN.

Un aveugle égaré que nous avons trouvé là haut, nous l'avons fait entrer ; viens, je te conterai cela.

SCENE VI.

SÉRAPHINE, ALPHONSE.

(*DUO.*)

SÉRAPHINE, *lui tendant les bras.*

Alphonse !

ALPHONSE, *se jetant dans ses bras.*

Séraphine !

SERAPHINE.

Ah ! se peut-il, quel jour !

ALPHONSE.

Je te revois ! quel dieu te rend à mon amour ?

ENSEMBLE.

SERAPHINE.

Est-ce toi cher époux ? n'est-ce pas un prestige,
Le ciel en ma faveur a-t-il fait un prodige?
J'en dois croire mes yeux,
Je douterais envain,
Presse-moi sur ton sein.

ALPHONSE.

Mon bonheur est certain,
Ma chère Séraphine.

SERAPHINE.

Ah ! quelle horreur me glace, cher époux ;
Je frémis du sort qui te menace.

ALPHONSE.

Je brave le sort qui me menace.

SERAPHINE.

ENSEMBLE.

Quel vain espoir te conduit en ce lieux ;
Quel vain espoir enflâme ton audace ?
Je viens t'arracher de ce repaire affreux.
Ou t'en traine l'amour le transport qui te guide,
Fallait-il écouter ton ardeur intrépide.

ALPHONSE.

Oui, crois en mon amour, le transport qui me guide
Rien ne peut arreter mon ardeur intrépide,
Oui, je viens te sauver, ou mourir à tes yeux.

SÉRAPHINE.

Quel sort si l'on t'allait massacrer à mes yeux,
Qu'as-tu fait, malheureux ?

ALPHONSE.

Dieu permest aujourd'hui
Que mon bras la délivre,
Aux terreurs d'un époux,
Daigne accorder ce prix, (*bis.*)

ENSEMBLE.

SERAPHINE.

Ne crois pas que je veuille aujourd'hui te survivre,
Et s'il faut qu'au trépas à mes yeux on te livre,
Que par le même coups nos destins soiens unis.

ALPHONSE.

Quoi grand dieu ! permes que je la délivre,
Aux vœux d'un tendre époux daigne accorder ce prix.

SERAPHINE. (*avec sentiment.*)

Non sans toi, sans toi je ne puis vivre,
Cher époux que nos destins soient unis.

SERAPHINE

Cher Alphonse, par quel bonheur as tu donc échapé?

ALPHONSE.

Plus étourdi des coups, que j'ai reçu que dangereusement blessé. Ces bragands m'ont cru mort et m'ont laissé sur la place ; le sentiment m'est revenu au bout de quelques heures, et ne voyant autour de moi que mes gens massacrés, je n'ai point douté que ces voleurs ne l'eussent emmené avec leur butin : je me suis trainé jusqu'au prochain village, j'y ai raconté ma funeste avanture, j'ai su que ces scélérats avaient leur retraite dans cette forêt; je suis venu voir si à la faveur de ce déguisement je ne pourrais pas m'y introduire, et dussai-je périr, t'arracher de leur mains.

SERAPHINE.

O mon ami, quel sort nous ménace ! sache que le chef de ces brigands est épris pour moi de la plus violente passion : mais tout sentiment d'honneur n'est point anéanti dans son âme : les principes d'une noble éducation le ramènent souvent à la vertu, et l'on peut attendre de ses remords. Mais enfin quel est ton espoir dans un péril si grand?

ALPHONSE.

Je mets ma confiance dans le courage de quelques amis : ils doivent attaquer cette caverne au milieu de la nuit : ils en reconnaîtront l'entrée. L'un d'eux, bien caché nous observait, lorsque les voleurs m'y ont introduit, je tâcherai au moment où ils attaqueront cet odieux repaire de les seconder le mieux que je pourrai .... Mais quel est ce Gilblas ?

SERAPHINE.

Ton ancien serviteur que ces brigands, ont aussi dépouillés et retiennent depuis six mois. C'est, je n'en doute pas, pour entreprendre ma délivrance qu'il s'est échappé, mais un si faible espoir peut-il calmer mes craintes ?

ALPHONSE.

Le ciel nous protégera, mettons en lui notre confiance : nous aurait-il rejoint pour nous séparer impitoyablement ? O ma chère Seraphine, esperons tout de lui.

SERAPHINE, *l'embrassant.*

O mon ami ! mon unique bien.

SCENE VII.

SÉRAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE.

LEONARDE, *présentant à Séraphine un vase sur une assiette.*

TENEZ, ma chère dame, prenez cela.

[*Les surprenant dans les bras l'un de l'autre.*]

Tout beau monsieur l'aveugle, eh mais, quand on y voit peu ; il faut aller à tâtons.

SERAPHINE.

Ah ! Mde. Léonarde, vous m'avez témoigné un intérêt si tendre, et vous m'inspirez trop de confiance

pour que je vous fasse un mystère de ce qui se passe ici. Vous voyez mon époux échappé à la mort.

LEONARDE.

Se peut-il ! (*a Alphonse*) Ah ! seigneur, à quoi vous exposez-vous ? Vous êtesperdu, oui, perdu sans ressource, si l'on vient à vous découvrir. Comptez du moins sur ma fidélité, sur mon zèle. Oui, je vous assisterai de tout mon pouvoir ; et je vous sacrifie mes jours s'il le faut : mais on vient, tenons-nous sur nos gardes. (*regardant*) C'est une partie de ces scélérats : ils ont l'air de comploter ; il faut rompre leur projet : vous, seigneur, n'ayez pas l'air de l'intérêt dans tout ceci ; mais tâchez, à la faveur de votre infirmité, de les embarrasser le plus que vous pourrez. Je ne dois pas non plus avoir l'air du chagrin. Allons, reprenez votre instrument, faites chanter et danser la vieille Léonarde.

(*On voit les voleurs au fond du théatre, pendant que Léonarde chante et qu'Alphonse l'accompagne d'une manière grotesque.*)

(CHANSON.)

Premier couplet.

Il y a cinquante ans, et plus,
Que je n'ai joué de l'épinette ;
Mes doux plaisirs sont perdus,
Non je n'ai plus d'amourette.
Heureux tems que je regrette,
Mes desirs sont superflus ;
Plaignez, plaignez la pauvrette,
Hélas ! je n'en jouerai plus. (*bis.*)

Deuxième couplet.

J'en touchais si joliment,
Dit-on, quand j'étais jeunette ;
Chacun de son instrument
M'accompagnait sur l'herbette :
Heureux tems que je regrette,
Mes desirs sont superflus ;
Plaignez, plaignez la pauvrette,
Hélas ! je n'en jouerai plus.

ROUSTAN, *aux autres voleurs.*

Paix, ne les troublons pas, observons-les.

Troisième couplet.

Si quelque joli garçon
Veut touché de ma disette,

Me

Me remettre à l'unisson ;
(*à part à Séraphine et à Alphonse.*)
Prenons garde, on nous guette !
Je lui ferai la courbette :
Heureux temps que je regrette,
Mes desirs sont superflus ;
Plaignez, plaignez la pauvrette,
Hélas je n'en jouerai plus. (*bis.*)

SCENE VIII.

SÉRAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE, LES VOLEURS *au fond du Théatre.*

ROUSTAN *à Léonarde.*

Diable, la vieille Léonarde, comme un instrument vous met en train !

LÉONARDE.

Que venez-vous faire ici, vous ? laissez-nous.

ROUSTAN.

Bon, il ne faut pas vous fâcher : tenez, il faut que nous dansions ensemble, et le papa nous jouera un rigaudon. (*Il va la prendre par la main*).

LÉONARDE.

Allons, allons, laissez-moi.

ROUSTAN *s'approche de Séraphine.*

Et la belle en sera.

SÉRAPHINE *se serrant près de Léonarde.*

Ah ! tout mon corps frissonne ; grand Dieu ! prenez pitié de moi.

ALPHONSE *allant et revenant devant Séraphine, heurte Roustan et le fait tomber.*

Mais qu'est-ce que vous voulez donc ?

ROUSTAN *à l'aveugle.*

Est-ce que tu n'y vois pas ? que le diable t'emporte !

CHARLES *saisissant Léonarde parderriere en la détournant.*

Parbleu, voici bien des façons.

BERTRAND *saisissant également Alphonse et le détourne.*

Roustan, prends-la vîte.

SÉRAPHINE et LÉONARDE, *avec des cris effroyables.*

Au secours ! au secours !

ROUSTAN *s'empare de Séraphine et l'enleve.*

Je la tiens, venez mes amis. (*Il sort emportant Séraphine qui s'évanouit dans ses bras.*)

(*Les voleurs qui retenaient Léonarde et Alphonse les quittent et suivent Roustan*).

SCENE IX.

ALPHONSE, LÉONARDE.

ALPHONSE *voulant oter sa casaque.*

Ne balançons pas, volons à son secours; il faut la sauver ou mourir.

ROLANDO *dans la coulisse.*

Arrête, audacieux, tremble, rends-la moi.

SCENE X.

ALPHONSE, LÉONARDE, ROLANDO, ROUSTAN.

ROUSTAN, *sur le devant du théatre, rentre tenant toujours dans ses bras Séraphine évanouie; Rolando le poursuivant, les voleurs entrent.*

Tu l'espères envain, je brave ta menace.

ROLANDO.

Si tu ne la rend, scélérat, c'est fait de ta vie. (*Il lui met le pistolet sur la gorge, la lui arrache, et la donne a Léonarde*). Ne la quittez pas, Léonarde, prenez soin d'elle.

(*FINALE*)

ROLANDO.

Lequel de vous prétend me l'enlever?
Me voilà prêt à lui répondre.

LES VOLEURS.

Croyez-vous ainsi nous confondre,
Chacun de nous peut vous braver.

ROLANDO.

Je brave encore plus votre audace;

LES VOLEURS.

Chacun de nous peut vous braver,
Pas un ne craint votre menace.

ROLANDO.

Réprimez, croyez-moi, vos indignes ardeurs;

SÉRAPHINE, à *part*.

Du jour il fallait me priver,

LÉONARDE et ALPHONSE.

Ah! comment, comment la/te sauver.

ROLANDO.

Ou bien redoutez mes fureurs,

SÉRAPHINE.

Monstres cruels, mon sang se glace.

LÉONARDE, ALPHONSE.

Sort affreux qui la menace,

ROLANDO et LES VOLEURS.

Mon sang dans mes veines bouillonne,
De rage tout mon cœur frissonne;
Je ne puis plus contenir mon courroux,
La foudre va lancer ses coups.

LÉONARDE, SERAPHINE, ALPHONSE.

Ah! quelle horreur nous environne,
Quel noir transport et quel affreux courroux!

LES VOLEURS.

Mais tant d'audace nous étonne,
Tremblez pourtant, retirez-vous;

ROLANDO.

Mais aucun danger ne m'étonne,
Contre moi réunissez-vous.

ENSEMBLE.

SÉRAPHINE.

Ciel à tes coups je m'abandonne,
Sur ma tête épuise tes coups,
Epargne du moins mon époux.

LES VOLEURS.

C'est trop long-temps nous braver tous,
Mettez fin, croyez-nous, à vos airs de hauteurs,
Ou bien redoutez mes fureurs,
La foudre gronde et va lancer ses coups.

ROLANDO.

Réprimez, croyez-moi, vos indignes ardeurs,
Ou bien redoutez, redoutez mes fureurs;
Oui, tremblez, retirez-vous,
J'ose à la fois vous braver tous.

(ROLANDO *ne faisant que montrer son arme, et menaçant en même-temps avec le plus grand sang froid, les voleurs reculent interdits, et restent stupéfaits de leur lâcheté, et semblent, en se regardant l'un et l'autre, se la reprocher*).

(*Tous les Voleurs reprennent le cœur.*)

Fin du second acte.

ACTE III.

Le Théâtre est plus faiblement éclairé.

SCENE PREMIÈRE.

(*Les Voleurs entrant avec désordre et fureur.*)

(CHŒUR.)

Non, ne souffrons pas un tel outrage,
Oui, vengeons-nous, oui, vengeons-nous,
Oui, qu'il éprouve notre rage,
Oui, oui, qu'il tombe sous nos coups;
Oui, punissons sa vaine audace,
Oui, qu'à l'instant notre honte s'efface.

ROUSTAN.

Qui frappera le premier?

LES VOLEURS.

Moi, moi, moi, oui dans l'instant;
Mon cœur exempt d'effroi,
Que la vengeance guide,
En deviendra plus intrépide.

(LÉONARDE *passe sa tête par le guichet pour les écouter et les observer*).

SCENE II.

LÉONARDE, LES VOLEURS.

CHARLES.

Ecoutez, mes amis, c'est à Roustan d'aller cette nuit en course avec quinze de nous : je dois rester ici avec cinq braves camarades ; je me charge de tout, que Roustant parte; je vous garantis qu'à son retour Rolando, ni l'aveugle, sur qui j'ai de violens soupçons, ne seront plus du nombre des vivans.

SUITE DU CHŒUR.

Nous consentons à cet arrangement,

CHARLES.

Qui nommons-nous pour notre capitaine?

LES VOLEURS.

Pourrions-nous balancer? Roustan;

CHARLES.

Je vois ce choix sans peine :

LE CHŒUR.

Qu'il reçoive notre serment.

ROUSTAN.

Me jurez-vous obéissance?

LES VOLEURS.

Oui, oui, oui, oui.

ROUSTAN.

Vous me le jurez tous?

LES VOLEURS.

Oui, oui, oui.

ROUSTAN.

En est-il quelqu'un qui balance ?

LES VOLEURS.

Non, non, non, non.

ROUSTAN.

Aucun de vous ne balance ?

LES VOLEURS.

Non, non, non, non,

ENSEMBLE.

Oui, s'il en est un parmi nous
Qui jamais me/te trahisse (frappe)

(*Roustan marque sa satisfaction.*)

LES VOLEURS.

Que sous tes coups, oui, sous tes coups,
A nos/tes yeux il périsse.

SCENE III.

(LÉONARDE, *suivie de* ROLANDO, *entrant avec précaution*, *et regardant de côté et d'autre.*)

LEONARDE, *à demi-voix.*

Il n'y sont plus, vous pouvez entrer.

ROLANDO.

As-tu bien entendu, ne t'es-tu pas trompée ?

LÉONARDE.

Non, Seigneur, vos jours sont en danger ; c'est cette nuit qu'ils veulent accomplir cet odieux projet : c'est Roustan qu'ils ont résolu de mettre à votre place, et comme l'aveugle leur est suspect, ils doivent aussi se défaire de lui ; c'est Charles, Louis, Bazile, Sanche, Denis, Robert, qui resteront ici pour exécuter ce complot.

ROLANDO.

Les scélérats ! je ne vois que trop le péril qui me menace, et je n'entrevois guères de moyens d'y échapper ; mais je tremble moins pour moi que pour cette femme infortunée : que deviendra-t-elle si elle est

aujourd'hui privée du seul appui qui lui reste? A quelle horreur ma mort la laisse en butte?... Son danger me fait frémir.

LÉONARDE.

Ah! mon cher maître, je vois votre ame se montrer sous ses véritables traits. Ah! sauvez cette vertueuse créature, rendez-là à sa famille; que pouvez-vous espérer d'elle? Ah! la mort qu'elle a résolu de se donner, préviendrait ou suivrait l'accomplissement de vos criminels desirs.

ROLANDO, *avec effort de sentiment.*

Laisse-moi, bonne femme, ne me fait pas rougir de mes attentats; retourne auprès de cette infortunée, redouble tes soins pour elle. Ce moment va décider de son sort; mais tu sais combien il y a d'obstacles à surmonter pour sortir de cet horrible lieu. Laisse-moi quelques momens, et revenez tous trois me rejoindre.

(*Léonarde sort.*)

SCENE IV.

ROLANDO *seul.*

(*Récitatif obligé*).

Dans ce péril certain quel parti dois-je prendre?
Réfléchissons sur mon sort un moment;
Contre ces forcénés puis-je seul me défendre?
Mais les lâches verront si mon cœur se dément.
Enfin, voilà le fruit de mon égarement,
Voilà, voilà le prix que j'en devais attendre;
Trop heureux si j'évite un autre châtiment.

(*Cantabilé.*)

Quelle voix dans mon cœur crie et me fait entendre:
Repens-toi, repens-toi, l'abîme est sous tes pas.
Ah! songe à ta famille, à ton malheureux père,
Dont tes forfaits, peut-être, ont creusé le trépas.
O ciel! idée affreuse et qui me désespère,
Cédons à mes remords, oui, rendons en ce jour
Un cœur à la vertu, ramené par l'amour.
Eh bien! n'hésite plus, sauve une infortunée,
De ses dangers cruels tu dois la délivrer;

A son sort aujourd'hui j'unis ma destinée,
Si j'ose vivre encore, oh! c'est pour l'adorer.

(*Récitatif.*)

Que dis-tu, malheureux, quelle est ton espérance?
Va, cours te signaler par de nouveaux forfaits :
Lâche! de tes remords sont-ce là les effets?
Est-ce pour l'accabler que tu prends sa défense?
Non, non, sauvons ses jours, mais sans nul autre espoir,
Dussé-je en la perdant mourir de désespoir.

Eh, comment au milieu des dangers qui me menacent moi-même pourrai-je l'arracher de cette caverne? (*prêtant l'oreille*). J'entends, je crois, les bruits des chevaux; c'est Roustan qui part avec quinze des plus déterminés : je n'ai donc que le fier Charles à redouter; les autres peu aguerris, ne m'inquiètent point : je ne puis cependant rien entreprendre pour notre délivrance, que je ne les aie mis hors d'état de nuire à notre retraite; ils doivent veiller à l'entrée de cette caverne, et rien que la mort ne peut les écarter. (*Après un moment de silence*). J'ai pris mon parti; je sais qu'il faut plus de témérité que de prudence vis-à-vis ces scélérats : je n'attendrai pas qu'ils m'attaquent; je veux les prévenir; mon intrépidité les fit toujours trembler, elle pourra les subjuguer encore : ils m'ont vu surmonter des périls plus grands; mon sang froid, mon courage, mon bonheur, peuvent seuls me tirer d'un pas si dangereux, et j'y mets ma confiance...... Mais voici cette infortunée.

SCENE V.

ROLANDO, SÉRAPHINE, ALPHONSE.

ROLANDO *à Séraphine.*

Vous frémissez à mon aspect; rassurez votre cœur, si j'ai osé dans mon égarement outrager votre vertu, un ascendant plus fort, et que je ne puis définir, commande impérieusement à mon cœur les sacrifices de mes lâches desirs; cessez de me voir avec effroi, bannissez toute crainte, madame.

SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Qu'est-ce, vous que j'entends des sentimens si généreux ? . . .

ROLANDO.

Ah ! sans doute, la foi d'un homme livré à l'infâme métier que j'exerce doit vous être suspect.

SÉRAPHINE.

Mon cœur est entièrement rassuré ; oui, je vous crois sincère, vos remords, l'aveu même de vos erreurs, la générosité, le courage que vous montrez en décélant votre ame, entraînent ma confiance ; mettez le comble à mon admiration en m'arrachant à mes dangers.

ROLANDO.

C'est, n'en doutez pas, mon unique desir, mais je ne puis vous cacher le péril qu'il me faudra surmonter, ma vie et celle de cet infortuné (*Il montre Alphonse.*) sont aujourd'hui proscrites dans ce lieu.

SÉRAPHINE.

O ciel ! que me dites-vous !

ROLANDO.

Oui, ces scélérats outrés des secours que je vous donne, et me voyant le seul obstacle à leurs infâmes desirs, ont formé cet odieux complot.

ALPHONSE.

Je ne balance plus, votre repentir m'est un sûr garant de votre vertu. (*Se découvrant*). Eh bien ! voyez un défenseur, l'époux de Séraphine ; nous serons ses libérateurs.

ROLANDO *dans l'excès de la surprise.*

Je demeure confondu . . . . . Quoi ! son époux ! Quel prodige ! Vous auriez échappé à la mort ?

ALPHONSE.

Votre cœur en concevrait-il quelque regret ?

ROLANDO.

Ah ! sa joie est extrême ; d'un poids accablant il se sent soulagé ; oui, j'aurais donné ma vie pour racheter la vôtre ; jugez, seigneur, de la sincérité de mes

remords, puisque mon cœur vous voit sans jalousie, et qu'il se trouve heureux de votre félicité : mais de quel œil verrez-vous un misérable?

ALPHONSE.

Comme l'ami le plus cher et qui veut toujours l'être.

ROLANDO.

Moi, votre ami! ah! je sens combien je suis indigne de l'être.

ALPHONSE.

Oubliez vos erreurs; si les passions d'une fougueuse jeunesse ont pu vous entraîner, vos remords font assez connaître que les plus rares vertus ont leur ressource dans votre cœur; voyez et ma confiance et ma sincérité, en quittant cet asyle, mon amitié vous en offre un. Venez partager ma fortune, vous trouverez à jamais en moi un ami, je vous chérirai comme un frère.

ROLANDO.

C'en est trop, vous accablez mon ame, je reste anéanti sous le poids de la honte et des remords : combien ce procédé me fait sentir ce que mes égaremens m'ont fait sacrifier! tous les droits que la vertu donne au bonheur sont anéantis pour moi; la tendresse paternelle, l'estime, l'amitié, l'amour même, sont-ils faits pour un cœur aussi coupable? Et vous-même qui vous montrez si généreux, pourriez-vous oublier que c'est dans l'asyle du crime, entouré de forfaits, que vous m'avez connu? Non, seigneur, je n'irai pas souiller la retraite sacrée que vous daignez m'offrir. Ah! sans cesse le crime y ferait horreur à la vertu; c'est dans le repentir et les larmes que je dois ensevelir ma honte et expier mes fureurs.

ROLANDO, ALPHONSE, SERAPHINE, LÉONARDE.

QUATUOR.

Quel intérêt vous faites naître,
Et que vos remords sont touchans :

ROLANDO.

O vous à qui je dois un nouvel être,
Et des plus dignes sentimens;
Ange, dont les vertus et la beauté divine,
Vous ont, sans doute, acquis le nom de Séraphine,

Apprenez-moi celui de vos parens,
Et que du moins celui qui vous révère ? . . .

ALPHONSE, SÉRAPHINE.

Le Comte Alvare de Gusman est mon père.

ROLANDO.

O ciel ! qu'ai-je entendu, se peut-il, malheureux !

ALPHONSE, LÉONARDE, SÉRAPHINE.

D'où vient ce trouble, ce trouble affreux ?

ALPHONSE.

Pourquoi les pleurs qui coulent de vos yeux ?

ROLANDO.

O terre ! ouvre-toi,

ALPHONSE, SÉRAPHINE, LÉONARDE.

Daignez expliquer,

ROLANDO.

Ouvre-toi sous mes pas.

ALPHONSE, SERAPHINE, LÉONARDE.

Expliquéz ce mystère.

ENSEMBLE.

ROLANDO.

Ah ! par pitié,

ALPHONSE, SERAPHINE, LÉONARDE.

Non, c'est trop nous causer d'alarmes ;

ROLANDO.

Ne m'interrompez pas.

ALPHONSE, SERAPHINE, LEONARDE.

Osez vous confier à nous ;

ROLANDO.

O ciel ! que me demandez vous ?
Ah ! malgré moi, je sens couler mes larmes.

ALPHONSE.

Ah ! que mon cœur est touché de ses larmes !
Parlez.

ROLANDO.

D'un fils maudit, proscrit, abandonné ;
De sa sœur inconnu les forfaits exécrables,

N'auraient-ils pas d'un père infortuné
Abrégé les jours respectables ?

SÉRAPHINE.

Que dites-vous, et quel est ma terreur ?
Mais quel trouble nouveau que je ne puis oomprendre?
Quelle voix inconnue en moi se fait entendre !
Daignez achever, ce fils. . .

ROLANDO.

Percez son cœur,
De votre nom flétri vengez ainsi l'honneur.

SERAPHINE, ALPHONSE, LÉONARDE.

Se pourrait-il, qui, vous mon frère ?
Quoi ! vous Don Juan !

BOLANDO.

Ce nom me désespère ;
Non, je ne le suis point, et mes lâches transports
Me rendent à vos yeux un objet de colère.

ENSEMBLE.

SERAPHINE, ALPHONSE.

Non, tout est effacé par vos touchans remords.

SÉRAPHINE, *seule.*

Venez auprès d'un père, enfin,
Quel bonheur ce jour lui prépare !

ROLANDO.

Non, la pitié vous égare,
Fuyez un monstre, un assassin,
Un fils dénaturé, barbare ;

SÉRAPHINE.

Il vous recevra dans son sein.

ROLANDO.

Enfoncez un fer dans mon sein.

D. JUAN.

Qui ! moi ?. . . . m'offrir devant mon père après les crimes dont j'ai noirci ma vie, les chagrins dont je l'ai accablé ; je ne dois point espérer de pardon.

SÉRAPHINE.

Il sera touché de vos remords, de vos larmes sincères. Venez, venez, ô mon frère ! embrasser ses genoux.

D. JUAN.

Eh bien ! il m'y verra mourir de douleur . . . . mais du moins que les derniers momens qui me restent soient consacrés à votre délivrance : il n'est point d'obstacles, de périls qu'on ne me voie surmonter pour vous arracher de cet effroyable repaire. Je vous quitte un moment, et vais tout préparer pour notre retraite ; ne prenez point d'alarmes, vous m'allez revoir à l'instant.

ALPHONSE.

Mais vos jours sont menacés, je ne vous quitte point.

D. JUAN.

Non, restez, les vôtres me sont trop précieux pour que je vouille les exposer : votre présence, d'ailleurs, rendrait nos périls plus certains ; cependant, si votre secours me devenait nécessaire, au premier bruit, au premier signal, daignez venir à moi.

ALPHONSE.

Comptez-y.

D. JUAN.

Suis moi, Léonarde, tu peux m'être utile.

LÉONARDE.

Je ne vous abandonne point, mon cher maître. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

SÉRAPHINE, ALPHONSE.

SÉRAPHINE.

Quels évènemens, quel jour de terreur ! mais ta vie, dit-il, est menacée . . . . Je frémis.

ALPHONSE.

Mets ta confiance dans son courage et dans le mien.

SERAPHINE.

Et le moyen que vous puissiez résister tous deux contre le nombre ; qu'allons-nous devenir ? Quelle assistance pouvons-nous attendre ? déjà le temps s'écoule et les amis n'ont encore rien entrepris : non, rien ne

peut rassurer mon cœur ; ce n'est plus pour moi, c'est pour toi que je tremble.

(*On entend un coup de pistolet*

ALPHONSE.

Je vole à son secours.

SÉRAPHINE.

Arrêtes . . . . . . je ne te quitte point.

SCENE VII.

SÉRAPHINE, *seule.*

AIR:

Je veux te suivre, et fait un vain effort :
Ah ! je frissonne, je ne me soutiens plus,
O moment plus affreux, plus cruel que la mort !
Ah, grand Dieu ! pour l'époux que j'adore,
M'a-t-il été rendu pour me le voir ravir encore :
Vois les terreurs de mon cœur éperdu.

SCENE VIII.

SÉRAPHINE, LÉONARDE.

LÉONARDE

Dissipez vos terreurs, madame, le péril est passé : nous allons sortir de cette horrible caverne.

SERAPHINE.

Serait-il possible ? Ils vivent . . . courons . . . . soutiens moi.

LEONARDE.

Non, madame, vous allez les voir. Ah, votre frère, quel homme, quel courage, quelle intrépidité ! En vous quittant nous nous sommes avancés sans bruit vers l'endroit où etaient ces scélérats : le traître Charles, le pistolet à la main, s'avançait déjà à la tête des cinq autres : votre frère se montre, et sans aucun discours, lui lâche son coup qui le jette à ses pieds ; les autres, quoique dans l'excès de la surprise, s'étaient réunis pour l'accabler. Dans cet instant votre époux a paru :

les lâches sont restés anéantis, confondus, et jetant bas leurs armes, ont imploré la clémence du capitaine. Il s'est contenté de les lier, et de les enfermer dans un endroit où ils ne peuvent être à craindre. Votre époux et votre frère préparent des chevaux, ils vont nous arracher de ce repaire infernal : les voici.

SCENE IX.

SÉRAPHINE, LÉONARDE, D. JUAN, ALPHONSE.

D. JUAN.

Venez, venez, ne perdons point de temps : les momens sont précieux.

SERAPHINE.

Grand Dieu ! quel bienfait tu nous accordes !

(*Un grand bruit fait retentir la caverne.*)

D. JUAN.

Qu'entends-je ?

LÉONARDE.

O ciel ! ces scélérats rentrent tous, nous sommes perdus.

(*Pendant le combat la musique joue l'alégro de l'ouverture ; les Voleurs derrière la scène et au-dessus, Gilblas et les amis d'Alphonse mettent en joue les Voleurs qui sont cachés aux yeux des spectateurs.*)

SCENE X ET DERNIERE.

ALPHONSE, *à D. Juan qu'il tient par la main.*

Que ne vous dois-je pas, généreux Don Juan ? O Gilblas ! ô mes braves amis ! pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?

GILBLAS.

Se peut-il, vous vivez, mon cher maître ?

ALPHONSE *l'embrassant.*

Embrasse ton ami.

GILBLAS.

J'ai, par bonheur, rencontré ces braves gens qui volaient à votre délivrance : ils ont consenti que je les guidasse.

Un des amis d'Alphonse.

Vous devez tout à son zèle intrépide.

SÉRAPHINE *revenant à elle-même et volant dans les bras d'Alphonse et de son frère.*

Où suis-je ? . . . cher époux ? . . . mon frère . . . ah quel bonheur !

GILBLAS.

Qu'ai-je entendu ? son frère.

SERAPHINE.

Oui, lui-même à qui je dois l'honneur et la vie.

D. JUAN.

Pourrai-je jamais me nommer votre frère ?

SÉRAPHINE.

En est-il un plus cher, plus digne de mon cœur ?

FINALE.

CHOEUR.

Je vais / Venez auprès d'un père,
D'une sœur si chère,
Trouver le bonheur et la paix,
Goûter du ciel les doux bienfaits.
Grand Dieu ! oui ta bonté suprême
Met fin à nos tourmens ; (*bis.*)
Dans une pure jouissance,
Dans les vertus et l'innocence,
Trouver le bonheur et la paix.

FIN.